

La mesure en histoire de l'art : un état des lieux, pour espérer mieux

Béatrice JOYEUX-PRUNEL ¹

Parler de chiffre en histoire de l'art est souvent malvenu, dans la mesure où cette démarche laisse penser que ce qui intéresse est plus le chiffre que l'œuvre, et que l'on pourrait codifier des données dont on aime à penser qu'elles relèvent de l'immesurable, de l'insondable, du spirituel. Aussi le colloque « Art et Mesure », dont cet ouvrage récapitule une large partie des interventions, suscita de vives discussions. Tenue à l'École normale supérieure (ENS) les 3, 4 et 5 décembre 2008, cette rencontre était effectivement une tentative de réfléchir collectivement au défi un jour lancé par une collègue : « On ne met pas la beauté en boîtes. »

Pourquoi ne pas mettre la beauté en boîtes ? On met bien les tableaux dans des cadres, sur des murs et dans des musées, et l'on sait bien aussi que les œuvres d'art vivent d'abord par leur rang dans un classement élaboré depuis des siècles, dont les musées et les histoires de l'art, mais surtout le marché, sont les meilleurs comptables. Cette question préoccupait depuis plusieurs années les participants du séminaire « Art et Mesure », tenu à l'École normale supérieure, à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (IHMC), depuis 2006 : aucun n'aurait jugé honnête de ne pas reconnaître ce qu'apporta l'approche quantitative dans ses travaux de recherches – et d'abord la constitution d'une base de données rigoureuse. Il nous semblait que la beauté gagnait, parfois, à être mise en boîte parce qu'elle se trouvait souvent, simplement,

mieux replacée dans son contexte donc mieux mise en évidence, ou tout simplement parce que l'approche quantitative permettait de gagner en compréhension historique, sociale, esthétique, ce qui compensait ce que l'on perdait éventuellement en « aura » artistique. Je remercie chaleureusement les participants du séminaire, en particulier Fabien Accominotti, Sébastien Dubois, Pierre François, Claire Lemercier, Séverine Sofio, Julie Verlaine et Blaise Wilfert pour ce travail collectif abouti dans la publication d'un numéro spécial de la revue *Histoire et Mesure* (décembre 2008), dont on pourra consulter les articles en ligne¹.

Il fallait aller plus loin, cependant, que ce travail de groupe où les historiens de l'art étaient finalement minoritaires, tant par leur attache disciplinaire que par leur formation scientifique de départ. Il nous semblait important de faire se rencontrer les expertises, les approches, voire les philosophies : celles des économistes, des sociologues, des mathématiciens, des statisticiens, des historiens et des historiens de l'art. Si cette rencontre permettait seulement aux historiens de l'art de ne pas perdre le temps que la majorité d'entre nous avait perdu à apprendre seuls l'élaboration d'une base et son exploitation quantitative, si elle permettait aux débutants dans l'approche quantitative des arts de trouver des méthodes pour produire un travail solide, alors elle serait réussie. Le projet était à la fois humain et scientifique : que dire, que faire, de la rencontre entre l'histoire de l'art et l'approche quantitative ? Nous voulions, au-delà des jugements souvent trop rapides d'une discipline sur l'autre, et en particulier des regards croisés de la sociologie et de l'histoire de l'art, rendre fertile la rencontre entre les approches et les professions. Ce défi fut accepté par les membres du comité scientifique, que je ne remercierai jamais assez pour leur contribution à la sélection des interventions présentées : Christophe Charle (Paris I/IHMC), Catherine Chevillot (musée d'Orsay), Pierre François (CNRS-CSO), Robert Jensen (université du Kentucky), Claire Lemercier (IHMC, CNRS), Pierre-Michel Menger (EHESS), Ségolène Le Men (Paris X), Gisèle Sapiro (Centre de sociologie européenne), Blaise Wilfert (ENS). Universitaires, conservateurs, chercheurs, historiens, historiens de l'art,

sociologues ou économistes acceptèrent d'élaborer ensemble, à partir d'un nombre important de propositions de communication, le programme du colloque « Art et Mesure », dans le respect de leurs différences mutuelles, et tous désireux de comprendre ce que la mesure fait à l'histoire de l'art et, dialectiquement, ce que l'art fait à la mesure.

Ne répétons pas ici le programme détaillé du colloque. On en trouvera les enregistrements complets sur le site de diffusion de Savoirs en Multimédia, hébergé par l'École normale supérieure et animé par Christophe Dupraz². La première journée, intitulée « De la sociologie à l'histoire de l'art », devait permettre, après un bilan de l'utilisation de l'approche quantitative en histoire de l'art et en histoire littéraire, de donner quelques exemples jugés caractéristiques de l'utilisation la plus abordable du chiffre en histoire de l'art – celle qui permet d'élaborer une histoire sociale et économique de l'art, qu'il s'agisse de la mise en évidence de marchés, de carrières, de trajectoires ou de géographies, comme de l'étude, techniquement plus complexe, de réseaux et de logiques de champ. La deuxième journée fut celle des rencontres. La matinée, consacrée aux bases de données, visait à proposer aux chercheurs des exemples de « bonnes bases de données », mais également à faire connaître des bases actuellement disponibles en histoire de l'art, voire à suggérer la mise en commun de données similaires. Il s'agissait aussi de réfléchir aux « nouvelles problématiques » ouvertes par l'utilisation, finalement récente, des bases de données informatiques en histoire de l'art. La table ronde de la soirée, intitulée « L'histoire de l'art a-t-elle peur du quantitatif ? », a été filmée et est disponible sur Savoirs en multimédia. La troisième et dernière journée du colloque, enfin, nous confrontait à une question plus difficile : peut-on tout mesurer ? N'y a-t-il pas un noyau, en histoire de l'art, que l'approche métrique ne parviendra jamais à toucher, et ne peut qu'abîmer ? Histoire des styles, histoire des hiérarchies artistiques, approche de la création, autant de défis pour l'approche métrique, dont certains sont très peu abordés par les chercheurs, tandis que pour d'autres, comme l'histoire du goût, l'analyse quantitative semble s'imposer, même si elle ne peut être exclusive.